

## Reseñas

JOUVE, Vincent: *Poétique des valeurs*, Paris, PUF (Collection «Écriture»), 2001, 172 pp.

Dans les quinze dernières années, Vincent Jouve —directeur du Centre de recherche sur la lecture littéraire de l'Université de Reims et en même temps animateur de la revue *La lecture littéraire*— a publié des études concernant plusieurs questions relatives au littéraire, parmi lesquelles on peut citer *La littérature selon Barthes* (Minuit, 1986), *L'effet-personnage dans le roman* (PUF, 1992), *La lecture* (Hachette, 1993) ou *La poétique du roman* (SEDES, 1997). Une partie importante de ces travaux répond à ce double défi qui consiste à s'engager dans des chemins peu pratiqués de la théorie littéraire pour, en employant de solides instruments d'analyse, proposer des points de repère nouveaux. Dans *Poétique des valeurs*, Jouve applique cette activité de balisage au problème toujours épineux des rapports existants entre le texte et les valeurs véhiculées par celui-ci.

Conscient que les valeurs ont été traditionnellement abordées d'un point de vue sociologique —donc externe à l'œuvre—, l'auteur commence par définir la place de son étude dans le panorama théorique contemporain: il ne s'agit pas d'analyser, comme l'ont déjà fait des chercheurs tels que Philippe Hamon, les relations entre texte et idéologie, mais «l'effet-idéologie qui se dégage du texte, le système de valeurs inhérent à l'œuvre et qui s'impose à tout lecteur». Ainsi que le titre du livre le suggère, le but dernier de l'auteur est d'établir un modèle descriptif valable pour n'importe quel texte; à cet égard, le roman *La Condition humaine* de Malraux est ici conçu moins comme corpus que comme un texte-support servant de fil conducteur à l'analyse.

Le deuxième chapitre du livre, «Valeurs et textualité», constate l'existence de valeurs extra-textuelles préexistantes (dont il est difficile de préciser l'origine, culturelle ou anthropologique) que le texte peut reprendre à son compte ou refuser explicitement en faveur de valeurs originales ou problématiques. Les valeurs existantes apparaissent dans quatre domaines qui expriment de façon privilégiée la relation de l'homme au monde et qui, par leur simple mise en texte, sont déjà l'objet d'une évaluation culturelle: *le regard*, *le langage*, *le travail* et *l'éthique*. Les techniques employées pour présenter des valeurs nouvelles, très nombreuses, sont toujours en rapport avec

la modalité du *vouloir*: l'objet poursuivi par le personnage est toujours mis en valeur devant le lecteur. Ce constat fait, l'effet-idéologie construit par le texte s'ancre sur deux niveaux d'affichage des valeurs: un niveau local, celui des «points-valeurs» (qui défend quoi à quel moment?), et un niveau d'ensemble qui, instituant une hiérarchie globale appelée ici «la valeur des valeurs», répond à la question: «comment s'organisent —et pour dire quoi— les différents univers axiologiques présents dans le texte?». C'est justement à la description de ces niveaux que sont consacrés respectivement les deux chapitres suivants du livre de Vincent Jouve.

Au niveau local, la transmission des valeurs repose sur les paroles, les pensées et les actions des personnages. Pour ce qui est des pensées et des paroles, Jouve se réfère, dans le sillage de Liesbeth Korthals-Altes, aux niveaux sémantique, syntaxique et pragmatique. Au niveau sémantique, niveau de la sélection et donc des préférences, la subjectivité se répère dans le choix des thèmes (contenu des propos des personnages); dans le registre de langue employé par le personnage (argotique, populaire, familier, etc.), qui nous renseigne sur la nature de son rapport au monde et aux autres; dans les images et la dimension stylistique d'un discours, surtout si elle s'appuie sur des réseaux métaphoriques; enfin dans les expressions évaluatives des personnages, qui témoignent toujours d'un jugement de valeur et qui peuvent s'exprimer dans des formules modalisantes (du «vouloir» et du «devoir»), dans les vocabulaire des sentiments et des passions, dans les adjectifs subjectifs, dans les adverbes de phrase et, plus directement, dans les jurons. Pour analyser le plan syntaxique, plan de la combinaison et donc de l'intention, Jouve distingue la micro-organisation et la macro-organisation. Dans la première, le choix du personnage est entre parataxe et hypotaxe; dans la seconde, l'analyse du discours doit évoluer entre deux pôles: le narratif et l'argumentatif. Le niveau pragmatique est le niveau de l'action sur autrui; ici le sujet révèle ses valeurs à travers le choix de son allocutaire et les stratégies qu'il adopte à son égard, stratégies que l'on peut sonder à partir des trois modes argumentatifs définis par la rhétorique traditionnelle: le *logos* (procédés faisant appel à la raison du destinataire), le *pathos* (techniques qui permettent d'émuvoir l'allocutaire) et l'*ethos* (signaux qui assurent la crédibilité du locuteur). Pour aborder l'étude des actions des personnages, lieux privilégiés de l'affichage des valeurs, Jouve propose de commencer, dans le sillage de Greimas, par reconstituer les parcours narratifs des personnages et les différents programmes qui les composent. Un programme narratif comporte une séquence de quatre phases: la manipulation (phase où sont fixées les valeurs et les motivations du personnage), la compétence (phase d'acquisition du pouvoir-faire et du savoir-faire nécessaires à l'action), la performance (phase de réalisation de la compétence et donc d'accomplissement de l'action) et la sanction (phase de clôture où l'action est interprétée et évaluée). Pour ce qui est de la phase de manipulation, le modèle greimasién peut toutefois être affiné, selon Jouve, en intégrant les acquis les plus récents de l'approche cognitive et, plus précisément, la théorie de Gervais, qui définit tout portrait intentionnel à partir des six éléments suivants: agent, action, motif, mobile, statut, rôle.

L'idéologie du texte étant un effet global, l'identification des valeurs locales doit toutefois être complétée par la description de leur organisation hiérarchique, opération qui exige d'explorer

trois champs: le point de vue de l'autorité énonciative (niveau discursif), la structure d'ensemble de l'histoire racontée (niveau narratif) et les indications de lecture (niveau programmatique). Au niveau discursif, la voix que fait autorité dans le texte —celle du narrateur ou de l'auteur impliqué— apparaît dans ce que Gérard Genette appelle «fonctions du narrateur», et plus précisément dans les fonctions idéologique (émettre des jugements explicites qui d'habitude prennent la forme de maximes intemporelles), de régie (organiser son texte de façon à faire apparaître ses préférences) et évaluative (cautionner les valeurs proposées par un personnage qui devient le porte-parole du narrateur). Au niveau narratif, toute histoire contient une morale, en sorte que tout récit est, dans une certaine mesure, un récit exemplaire. Pour hiérarchiser les différents itinéraires porteurs de sens, l'auteur de *Poétique des valeurs* fait appel au carré de véridiction proposé par Greimas, qui examine l'attitude des personnages en fonction des catégories du *vrai*, du *secret*, du *mensonger* et du *faux*. Cela dit, il arrive souvent que les «points-valeurs» d'un texte ne vont pas dans le même sens: on parlera alors de «polyphonie», mélange des voix qui provoque un brouillage axiologique auquel contribuent le silence du narrateur, le brouillage de l'intrigue, les ambiguïtés de l'énonciation et, de façon particulièrement nette, l'ironie. Au niveau programmatique, le texte peut orienter sa propre lecture de trois façons. D'abord, le narrateur peut construire une figure précise du narrataire, qui deviendra ainsi le porte-parole de la morale du texte. Ensuite, le texte contient des signaux d'orientation qui relèvent du paratexte (notamment le titre et la préface), du texte proprement dit (*l'incipit*, porteur des marques de genre qui, à son tour, annoncent les rôles thématiques; la combinaison des points de vue) ou de l'intertexte, qui à cet égard peut avoir une fonction argumentative, herméneutique ou critique. Un dernier procédé de programmation consiste à réglementer le rapport du lecteur à la fiction afin de le faire respectivement accepter ou mettre en cause les schémas idéologiques du texte. Parmi les procédés qui favorisent la lecture participative Jouve évoque l'intrigue linéaire et progressive, des personnages vraisemblables, un cadre spatio-temporel connu ou le renvoi au monde du lecteur. Dans le pôle opposé, on peut également proposer une lecture distanciée (axée sur le sens et non sur le référent) du texte par des techniques qui cassent l'illusion référentielle: sur le plan du signifiant, les procédés typographiques, le vocabulaire traditionnel d'un genre concret et le jeu avec les noms propres; sur le plan de la narration, le dévoilement des artifices du récit, le rappel de la situation de communication, l'intertualité explicite, etc.

C'est ici que s'arrête une étude qui réussit à décrire comment les textes se font porteurs de valeurs et qui, ainsi que l'affirme l'auteur lui-même, devrait un jour être complétée par une analyse globale —forcément extratextuelle— de l'origine et la fonction des valeurs. Premier volet d'une telle tâche, *Poétique des valeurs* fournit aux chercheurs une méthode d'approche dont la théorie littéraire manquait jusqu'à présent: son intérêt est d'autant plus évident que la littérature est aussi, et peut-être avant tout, une vision du monde.

Pedro PARDO JIMÉNEZ  
Universidad de Cádiz

CAMERO, Carmen: *La critique artiste de Charles Baudelaire à Maurice Blanchot*, Universidad de Sevilla, 2000, 83 p.

Diverso y cambiante como el de la literatura misma, el carácter de la crítica literaria suele adaptarse a los respectivos ámbitos profesionales en los que se ejecuta: con el paso de los años se ha ido estableciendo progresivamente una distinción hoy clásica entre crítica universitaria, crítica periodística y crítica de autor. Ésta última —llamada también «crítica creativa»— es, si no siempre la más objetiva, la que exige un mayor grado de compromiso personal por parte del ejecutante: en manos del escritor, el acto crítico transciende el mero trabajo de análisis y descripción para convertirse en el testimonio de una toma de con(s)ciencia estética. Así lo entiende Carmen Camero, quien, en *La critique artiste de Charles Baudelaire à Maurice Blanchot*, ha decidido abordar tan espinoso asunto seleccionando como corpus de su estudio la actividad crítica de los escritores franceses que publicaron su obra entre 1850 y 1950, uno de los períodos más ricos y decisivos de la crítica de autor en la literatura universal: prueba de lo que decimos es el hecho de que en los nueve capítulos que forman el libro quedan sucesivamente consignadas las ideas más significativas de poetas tan relevantes como Baudelaire o Mallarmé, de novelistas capitales como Proust o Gide y de escritores filósofos como Blanchot o Sartre, autores todos sobre los que sigue articulándose el pensamiento literario y estético de nuestro tiempo.

El primer capítulo del libro está dedicado a Baudelaire, padre de la poesía moderna, y a quien fue su modelo literario: Edgar Allan Poe. Traductor y estudioso del narrador norteamericano, Baudelaire sigue sus pasos cuando reivindica la autonomía y la condición autorreflexiva del poema. Si bien la imaginación es la facultad primera del poeta, la sustitución de la lógica por la analogía ha de verse acompañada por la búsqueda consciente del efecto estético y por la concisión expresiva, elementos ambos constituyentes de la aguda conciencia de la literatura que es propia al escritor moderno. Por su parte, Mallarmé extiende la conciencia estética a la transgresión del lenguaje poético, experiencia abismal que se apoya al tiempo en la prosodia y en la representación del pensamiento. Hay en Mallarmé una correspondencia perfecta entre la reflexión crítica y la creación poética, actividades ambas en las que el poeta intenta conciliar lo físico (la naturaleza) y lo metafísico (la conciencia), el sentimiento y la razón. La diseminación lógico-poética, resultado de una práctica permanente de la alusión y de la sugestión, corresponde finalmente al deseo de Mallarmé de auto-representarse como «naturaleza que piensa».

Ya a principios del siglo XX, algunos escritores empiezan a cuestionar la validez del método positivista de Taine, en el que el análisis de los factores extratextuales se impone claramente a la consideración de la obra en sí. Entre ellos se encuentran Remy de Gourmont, Marcel Proust y Paul Valéry, autores a los que Carmen Camero dedica un capítulo respectivamente. Remy de Gourmont fue el primero en enfrentarse al arduo problema del estilo, estudiando las relaciones existentes entre la sensibilidad, la experiencia y la expresión verbal. Proust aborda la cuestión en el marco de una estética idealista que, levantando una barrera infranqueable entre el arte y la vida, rechaza el biografismo de Sainte-Beuve como método crítico. Si Paul Valéry com-

parte las ideas de Proust, es fundamentalmente porque cree que el yo-escritor sólo existe en y por el lenguaje: el lenguaje es, en efecto, el centro obsesivo de la reflexión y de la creación de un Valéry que pasó su vida desmenuzando el ser de la palabra poética, capaz de reducirse a la mera simulación y de extenderse a la significación autotélica e infinita.

No obtendremos sin embargo una visión completa de la vida literaria en la primera mitad del siglo XX si no consideramos la prensa literaria de la época —más concretamente, la actividad de la *Nouvelle Revue Française*— y el advenimiento de la estética surrealista. De los seis críticos que engendraron la *NRF*, revista que nació para defender el clasicismo moderno y la independencia del escritor, Carmen Camero recoge a los dos que a la larga resultaron más influyentes: André Gide y Jean Paulhan. Ideólogo del nuevo espíritu de la revista, Gide destaca por su permanente actitud de defensa del espíritu crítico y de la dimensión universal de la literatura. Por su parte, Paulhan se erige en testigo de su tiempo intentando encontrar una síntesis equilibrada entre la permanencia del lenguaje y la diseminación experimental que se proponía en los nuevos movimientos literarios, especialmente en el surrealismo. Fue precisamente Paulhan quien abrió la *NRF* a los surrealistas, que, con Breton a la cabeza, empeataban por entonces a intentar cambiar el mundo cambiando la manera de representarlo. El orden nuevo del que habla Breton pasa por la destrucción de las significaciones establecidas, por la emancipación de la palabra, que a su vez ha de encontrar un instrumento eficaz en la escritura automática.

Los dos últimos capítulos de *La critique artiste...* están consagrados respectivamente a Jean-Paul Sartre y a Maurice Blanchot, dos escritores que tienen en común la búsqueda de un espacio de encuentro entre literatura y filosofía. Interesado exclusivamente en el valor ideológico de la literatura, Sartre deja de lado el problema del lenguaje para centrarse en el estilo como problema objetivo y en las técnicas narrativas, ejercicio cuyo fin último no es otro que establecer la situación del escritor, su historicidad, su compromiso. Blanchot prefiere sondear la propia práctica de la escritura, la naturaleza de un lenguaje que hay que despojar de todo lo que no sea el lenguaje mismo.

Aunque resumir la actividad literaria de todo un siglo es, por motivos evidentes, necesariamente reductora, el estudio *La critique artiste de Charles Baudelaire à Maurice Blanchot* constituye una síntesis clara, rigurosa y equilibrada de las aportaciones más significativas de la crítica de autor en el periodo en cuestión. Reto que se antojaba difícil en la medida en que el pensamiento de los autores literarios se expresa a menudo de modo subjetivo y poco sistematizado: la primera labor de Carmen Camero ha sido pues una difícil labor de traducción y, si consideramos al lector medio, de divulgación.. El libro tiene, además, un doble valor, pues puede leerse como una breve historia de la crítica creativa, pero también como una reflexión global sobre los elementos que condicionan el acto de la creación literaria.

Pedro PARDO JIMÉNEZ  
Universidad de Cádiz

ROBERT, Martin: *Comprendre la linguistique*. (Paris, éd. PUF, 2002), 190 pp.

A lo largo del siglo XIX, la palabra *lingüística* rivaliza con otros términos como *filología* o *gramática*. *Filología*, del griego *phileo* «amar» y *logos* «discurso, razonamiento», ha ido designando los estudios sobre la explicación de textos literarios, la oratoria, el estudio de las lenguas (se habla de *filología comparada*) y finalmente el establecimiento del texto auténtico. En cuanto a *gramática*, procede del griego *grammatikos* «persona que conoce las letras, culto», y se emplea para el estudio de las reglas y estructuras del lenguaje. Será sólo a partir del *Curso de lingüística general* (1916) del ginebrino Ferdinand de Saussure cuando el término *lingüística* designe su propio ámbito. Para el profesor Saussure «la linguistique a pour unique (...) objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même». Según Saussure, la lengua posee una estructura y una coherencia internas. Esta visión del lenguaje sitúa la lingüística en una nueva era. Si bien antaño se estudiaba el lenguaje con un enfoque histórico y comparatista (se trataba de buscar el origen, la historia y la evolución de las lenguas), a partir de finales del siglo XIX, se analiza el lenguaje desde un punto de vista sincrónico, observando su organización interna en un momento dado<sup>1</sup>.

Podemos decir que la lingüística entendida según Saussure cuenta con poco más de un siglo. Sin embargo, durante este escaso tiempo, la lingüística ha conocido un gran desarrollo dando nacimiento a distintas teorías así como a zonas interdisciplinares (sociolingüística, psicolingüística...).

El profesor emérito de lingüística Robert Martin, autor de numerosas obras y artículos (*Pour une logique du sens*, (1992), *Inférence, antonymie et paraphrase* (1976)...), nos brinda en este manual una visión global y divulgativa de la lingüística. *Comprendre la linguistique* va dirigido a un público muy amplio. Lo que Robert Martin presenta en este manual no es una descripción detallada y exhaustiva de dicha ciencia sino una explicación general de la lingüística, sus distintas ramas y sus diversas finalidades. Esta obra nos parece de gran interés, dado que la mayoría de las veces los libros de lingüística van dirigidos exclusivamente a lingüistas, siendo de difícil acceso para las personas ajenas a este campo. Sin embargo, aquí el profesor Martin ofrece una explicación de la lingüística que puede interesar a todo el que se sienta atraído por el mundo de las lenguas y el lenguaje. Además, pensamos que la lingüística es una ciencia aplicable a muchos campos. Tanto el historiador como el jurista o el psicólogo pueden recurrir a las nociones lingüísticas para comprender, por ejemplo, la ocurrencia de tal palabra en tal discurso.

Son muchas las maneras en que se podría describir la lingüística. Una de ellas sería una explicación centrífuga que diera cabida a todas las ramas que derivan de la lingüística: las ciencias cognitivas, la neurolingüística, la lógica... Otra manera, por la que ha optado Martin, es una presentación centrípeta que ahonde en el corazón de dicha ciencia.

<sup>1</sup> Hemos recogido estos datos principalmente del *Dictionnaire Historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert (1998).

Seis son los capítulos que componen este manual. Seis modos de abordar la lingüística. Martin inicia su exposición con la lingüística descriptiva, cuyo papel radica en describir los «observables» de una lengua dada. ¿Pero en qué consisten estos observables? Efectivamente, las lenguas son abstractas y el lingüista ha de recurrir a las ocurrencias de las palabras. Si queremos aportar una descripción de *por lo tanto*, hemos de observar las ocurrencias del conector *por lo tanto* en una secuencia dada. Para ello, necesitaremos un corpus real o un material construido ad hoc.

Martin pone el dedo en la llaga actual de la lingüística acometiendo contra la disparidad terminológica. Cada «escuela» crea su propio lenguaje, a menudo para designar un mismo concepto.

Al igual que la lingüística describe, también ha de explicar, y no hay explicación posible sin teoría. Llegamos al segundo capítulo que aborda la lingüística teórica. Una teoría explicativa desempeña un papel predictivo: «on formule des règles qui permettent de prévoir ce que la parole réalisera» (p.59). Como ya hemos señalado, lo observable son los enunciados producidos, y éstos son generados por un instrumento abstracto. Ferdinand de Saussure aborda esta dicotomía oponiendo *lengua* y *palabra* (*langue* y *parole*). La *lengua* es el sistema que permite producir y entender infinidad de enunciados. En cuanto a la *palabra*, es el conjunto de dichos enunciados. Dado que la lengua es abstracta, para poder hablar de ella el lingüista formula hipótesis con vistas a construir una teoría. La lingüística teórica conoce también una gran variedad de modelos. Uno de los más conocidos hoy en día es la posición encabezada por Chomsky llamada «generativismo». Los generativistas ponen de relieve la sintaxis dejando la semántica en un segundo plano.

El tercer capítulo, dedicado a la lingüística general, nos muestra una rama de la lingüística que trabaja sobre la función del lenguaje. Las homologías entre las distintas lenguas, o «universales» del lenguaje, que permiten por ejemplo que podamos traducir de una lengua a otra, forman el núcleo del lenguaje. Aunque Martin no lo señale, pensamos que la lingüística general es heredera de la Gramática de Port-Royal (siglo XVII), cuyo objetivo era enunciar una serie de principios válidos para todas las lenguas. Uno de los universales del lenguaje, presentados por Martin, es la negación. Así, este concepto no sólo existe en todas las lenguas sino que pertenece a un plano que va más allá de las lenguas particulares. La negación no posee una forma específica. Por ejemplo «dejar de (cesser de)» contiene una negación puesto que significa «no seguir, ne pas continuer». La palabra «rechazo» contiene también una negación semántica. La negación está también implícita en la expresión de lo irreal («Si hubiese venido» significa que *no* ha venido). Todo ello otorga a la negación un estatus conceptual que va más allá de las lenguas particulares. Otro ejemplo presentado por Martin como un «universal» del lenguaje es la modalización. Todas las lenguas permiten modular una aserción. Uno de los ejemplos expuestos es la modulación deontológica (la que expresa una obligación o un permiso, como en *Tengo que hacerlo : Je dois le faire*).

Como vemos, la lingüística general eleva los análisis a los conceptos universales, es decir hacia la abstracción. Dicha abstracción nos permite llegar al cuarto capítulo en el cual Martin

reflexiona sobre la relación entre pensamiento y lenguaje. La rama de la lingüística que se ocupa de este vínculo es la filosofía del lenguaje.

Desde esta perspectiva, el lingüista estudia el lenguaje como un objeto filosófico. ¿Qué relación mantiene el lenguaje con lo que no es lenguaje, como la realidad, la verdad o el pensamiento? Uno de los puntos estudiados es el lado innato del lenguaje o el del momento en que éste surgió. En cuanto a la cuestión de la verdad en el lenguaje, hay diversidad de opiniones entre los lingüistas. Unos optan por una visión vericondicional del lenguaje, según la cual los enunciados designan la realidad del mundo exterior a la lengua. Otros, en cambio, niegan que la lengua tenga por función el determinar si un enunciado es verdadero o falso. Martin termina este capítulo con la filosofía analítica, campo novedoso que surgió a mediados del siglo XX en Oxford. Según Austin, quien encabeza la filosofía analítica, hablar sirve para hacer. A modo anecdótico, recordemos que el libro de Austin, *How to do things with words* (1962), fue traducido al francés como *Quand dire c'est faire*. Uno de los aspectos del lenguaje desarrollados por el filósofo inglés son los llamados enunciados performativos. Se trata de enunciados que cumplen lo que dicen por el mero hecho de decirlo. Cuando alguien enuncia *Lo juro (Je jure)* está jurando por el mero hecho de haber pronunciado *Lo juro*. Lo mismo sucede con un enunciado como *Yo bautizo a...* en el que se bautiza por el simple hecho de decir *Yo bautizo*.

En el quinto capítulo, Martin enfoca la lingüística desde un punto de vista histórico. Podemos abordar la lingüística histórica, o diacrónica, de dos maneras. Para empezar, la lingüística histórica estudia los estados de la lengua en diferentes épocas: por ejemplo el francés antiguo, correspondiente a los siglos XI, XII y XIII. Pero la lingüística diacrónica abarca también la evolución en sí de una lengua dada: cómo pasamos por ejemplo del francés preclásico al francés clásico. Martin subraya la imposibilidad de olvidar el lado histórico de la lengua. Incluso en el caso de estudiar únicamente una parte de la lengua contemporánea, no podemos dejar de lado la perspectiva histórica. Todas las lenguas poseen expresiones no composicionales que no podemos entender por su simple valor literal. Martin pone el ejemplo de la locución *reprendre du poil de la bête*. Si bien conocemos el valor de cada una de estas palabras, no entendemos el sentido de *reponerse* por simple juxtaposición de los términos. Dicha locución no es composicional y sólo la historia puede arrojar luz sobre su sentido. Antaño, para curar una mordedura, se aconsejaba poner sobre la herida algunos pelos del animal que la produjo. Uno mejoraba gracias a los pelos del animal, gracias a «*reprendre du poil de la bête*». Sólo la historia nos da la clave para desentrañar este sentido.

El manual *Comprendre la linguistique* concluye con una de las ramas de la lingüística que más apasiona en este momento a Robert Martin: la lingüística aplicada. La lingüística puede aplicarse a muchos ámbitos. Puede aportar una gran ayuda, por ejemplo, a la didáctica de las lenguas extranjeras. El campo médico puede recurrir también a la lingüística. Un ejemplo sería el ortofonista que necesita una formación en fonética y fonología para curar los defectos de dicción de su paciente. Pero sin duda el campo más productivo y al que Martin presta mayor atención es el de la lingüística automática, es decir la informatización del lenguaje. Esta rama de la

lingüística permite por ejemplo que un ordenador traduzca un texto de una lengua a otra. Otro ejemplo sería la robótica gracias a la cual un robot puede entender que lo que enunciamos es una orden: el autómata reconoce nuestra voz y abre una puerta. Finalmente, gracias a la informática, tenemos acceso a bases de datos muy útiles para la investigación.

A modo de conclusión, diremos que estamos frente a un manual que, si bien no entra en el detalle de las distintas teorías lingüísticas (generativismo, estructuralismo, referencialismo...), aborda las distintas ramas de la lingüística. Como hemos señalado al comienzo de esta reseña, el manual de Martin es centrípeto y no abarca las ciencias que se desprenden de la lingüística. Martin podría haber tratado el campo de la lingüística presentando distintos conceptos y aspectos de esta ciencia, como la fonética, la sintaxis, la semántica... Sin embargo, el profesor Martin hace una descripción que permite tener una visión global y unificadora de la lingüística.

Finalmente, hemos de subrayar una excelente bibliografía comentada de obras iniciadoras a la lingüística que puede resultar muy práctica, tanto para el lingüista como para el no-lingüista.

Sonia GÓMEZ-JORDANA FERARY (Casa de Velázquez)

MORALES PECO, Montserrat: «Edipo en la Literatura Francesa» (Las mil y una cara de un mito). Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha. Cuenca 2002. 411 pp.

Decía Lacan que el ser humano en el s. XX había perdido el sentimiento trágico por su falta de creencia en un destino. (*Le Séminaire. L. VIII*). Y, precisamente, el reflexionar sobre la existencia o no de un destino, nos aboca a la oposición responsabilidad- no responsabilidad, ante la fatalidad o ante el fatum, determinismo- no determinismo, la Gracia divina o su ausencia etc..., tema controvertido que el excelente trabajo de Morales Peco expone como uno de los ejes interpretativos más desarrollado en el análisis de las diferentes obras que la autora ejecuta con brillantez y, muchas veces, con exhaustividad.

En principio, hay que leer el libro como un itinerario del mito de Edipo a través de la Historia de la Literatura francesa o, más bien, de una selección de sus obras más representativas en el campo de acción del mito; al menos, éste parece ser el objetivo de Morales Peco en un exceso de humildad. La lectura del trabajo nos sugiere diversas rutas exegéticas distribuidas en diferentes ejes interpretativos con aplicación de textos y abundantes testimonios de otros especialistas. Dicho itinerario está articulado conceptualmente en la magnífica introducción al trabajo en donde encontramos una puesta al día de las exégesis sobre Edipo, de gran utilidad para el estudioso de mitos.

El arranque parte de la Edad Media que es estudiada paradigmáticamente a través del «*Roman de Thèbes*», lo mismo ocurre con los demás siglos, salvo el XX, donde la profundización analítica va a la búsqueda de todos los matices. También es cierto que Edipo empieza a

emergir como conflicto a partir del individualismo romántico, cuando el YO intenta construir su propio destino, y los ejemplos literarios se multiplican, basándose directa o indirectamente en el mito, hasta llegar a las teorías de Freud.

Por otra parte, destacaríamos los niveles de interpretación, según las obras analizadas, del espacio histórico y sus corrientes de pensamiento que van a explicar en una cierta medida el estilo o talante del escritor y de su época, como, por ejemplo, los estudios consagrados a Gide, Cocteau y Robbe- Grillet.

Finalmente, es comprensible que la autora cierre su trabajo sin una conclusión, puesto que al finalizar su lectura quedan abiertos sugerentemente los temas propuestos para el análisis de otras obras, para reflexionar, quizás, sobre otros mitos interrelacionados: estamos ante una obra abierta.

Vicente BASTIDA  
Universidad Complutense de Madrid